

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption *cf* issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

XI.

—Allons, je veux bien encore tenter une épreuve. Mais il demeure strictement convenu que je vous abandonnerai sans rémission si je ne trouve pas chez vous une obéissance aveugle.

—Commande, j'obéirai.

—Sans comprendre ?

—Oui, sans comprendre.

—Et, sans vous détourner pour quelque cause que ce soit, vous vous engagez à aller tout droit au but que je vous indiquerai ?

—Je m'y engage.

—Bien, alors écoutez-moi.

Après cinq minutes d'un silence pendant lequel il se recueillit, le vieillard demanda :

—Vous connaissez la Cardoze ?

—Oui, la servante de Perrier.

—Précisément. Jusqu'à ce jour nous l'avons laissée tranquille...il est temps de l'attaquer.

—Eh bien ?

—En arrivant à Paris... il sera quatre heures du matin, nous n'aurons d'abord qu'à nous coucher... mais, aussitôt que vous serez réveillé, vous vous rendrez chez

Perrier comme pour lui faire visite... visite bien inutile, car si le cocher de fiacre continue encore à le promener, le docteur ne sera pas rentré...

—Ni M. de Jozères non plus, pensa Paul, dans l'esprit duquel venait de germer une mauvaise idée.

—Mais si Perrier n'est pas là, la Cardoze s'y trouvera pour vous recevoir...et c'est le principal.

—Alors ?

—Alors, après quelques mots échangés, quand vous serez sur le point de partir vous lui glisserez cette phrase... retenez-la bien : " Dis donc, Nicole, quand causerons-nous de l'aventure du dragon qui entre par la fenêtre ? "

—Et puis ? fit Avril étonné.

—Voilà tout. Pas un mot de moins, pas un mot de plus. Vous vous arrangerez pour filer aussitôt, sans même vous retourner afin de voir la figure de la Cardoze.

—Mais si Nicole n'était pas chez Perrier... peut-être la trouverais-je chez de Jozères... dois je aller la chercher là ?

—Gardez-vous en bien ! commanda vivement Bourguignon.

Puis, plus calme :

—Non, dit-il, chez Perrier... pas ailleurs... Nicole n'y serait pas, vous en seriez quitte pour repasser plus tard.. oh ! soyez tranquille, matin ou soir, la phrase sera toujours bonne.

Vingt minutes après, la voiture les déposait rue de la Victoire, devant leur porte.

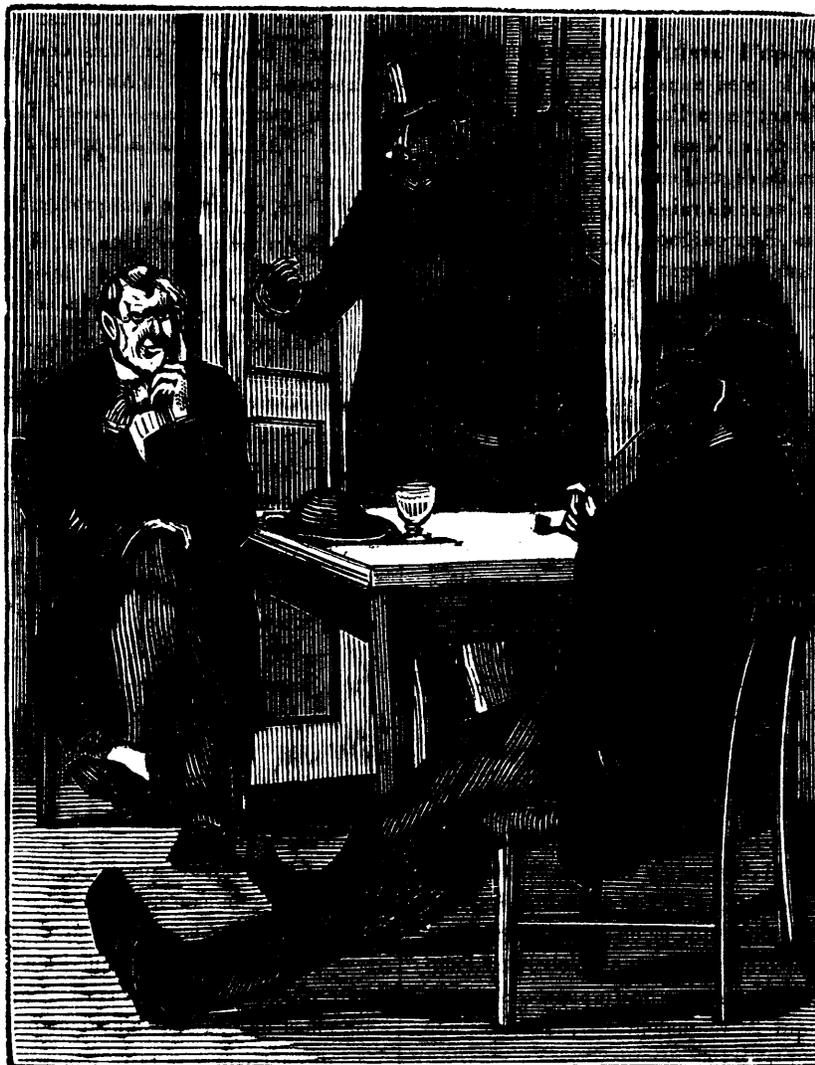
Tout en aidant son maître qui se déshabillait pour se coucher, le serviteur lui répéta :

—C'est bien convenu, n'est-ce pas ? Ne dire et

ne faire que ce que je vous ai prescrit. N'inventez rien de votre chef.

—Compte sur moi, dit le jeune homme en bâillant.

A son réveil, quand Bourguignon entra le lendemain matin dans la chambre d'Avril et qu'il vit son lit vide, il se frotta les mains en murmurant :



... l'Auvergnat et son collègue, stationnant encore près d'une petite table...

—Il est allé voir la Cardoze... Quelle drôle de mine elle va faire quand ce garçon lui aura lâché sa phrase !

Cette satisfaction du serviteur se serait immédiatement éteinte pour faire place à la colère, s'il se fût douté qu'en ce moment même Avril, au lieu d'obéir à ses instructions, avait pris un tout autre chemin que celui qui devait le conduire auprès de la servante.

Bien que son mentor lui eût fait vertement sentir tout le danger qui résulterait pour lui à ne pas vouloir se laisser aveuglément guider, la vanité du jeune homme se révoltait à cette idée d'être conduit à la lisière.

—Croit-il donc être la sagesse incarnée, ce vieillard radoteur qui prétend que les autres ne font que des bêtises ? s'était-il dit, la nuit, avant de s'endormir.

Et, pendant son court sommeil, il s'était vu maître des dix millions... et aimé de Mme de Jozères. Car le désir de conquérir cette femme s'était définitivement fixé dans sa vicieuse imagination.

Aussi, à son réveil, lorsqu'il avait quitté sa demeure, sa première pensée, en mettant le pied dans la rue, avait été que, l'ex-procureur et Perrier n'étant pas à Paris, il n'aurait jamais une plus belle occasion de trouver Mme de Jozères seule chez elle. Mais, s'il était un stupide orgueilleux, son âpre soif de l'or lui donnait parfois aussi une lueur de raison. Il songea donc à cette catégorique menace que Bourguignon lui avait faite de le renvoyer à sa corde... et il sentit un léger frisson de peur.

—C'est pourtant vrai, s'avoua-t-il, que je dépends de cette ganache... mais, puisque ce rôle doit me conduire aux dix millions, il me faut filer doux... Oui, mais que je tiens enfin cette fortune ! comme je me débarrasserai vite de l'ennuyeux personnage.

Absorbé dans ces réflexions, il poursuivait son chemin... et ce chemin, inutile de le dire, était celui qui le menait à la rue Laffitte où demeurait le ménage de Jozères.

Quand, de loin, il aperçut la porte de la maison, la voix de la prudence lui conseilla une dernière fois de se détourner à temps pour aller tout droit où il lui avait été commandé de se rendre. Mais, malheureusement, il se souvint que Bourguignon lui avait aussi dit que, s'il ne trouvait pas la Cardoze chez Perrier, il n'avait qu'à repasser dans la journée et que la mystérieuse phrase était aussi bonne le soir que le matin.

—Donc, il n'y a pas presse, et la commission peut attendre, pensa-t-il.

Cette décision prise, il marcha d'un pas plus pressé vers la demeure de M. de Jozères. Mais, comme il allait l'atteindre, il se sentit le corps brusquement ceinturé par deux bras qui l'arrêtèrent sur place aussi solidement que si on l'eût attaché à la porte Saint-Denis. L'héritier n'eut pas besoin de chercher longtemps à quel individu, caché derrière son dos, appartenaient ces énormes et vigoureux bras qui l'étreignaient, car, aussitôt, une voix joyeuse lui beugla aux oreilles :

—Ah ! j'en tiens donc un !

Et, après avoir été retourné avec autant de facilité que s'il eût été une légère plume, Avril se trouva nez à nez avec Caduchet, dont la face étincelait de contentement.

Le sourd ne lui laissa pas le temps de parler et il reprit en hurlant de plus belle :

—Ah ça ! mon cher, est-ce que maintenant les abricots, les roses et les cerises poussent en décembre ? Que se passe-t-il donc d'extraordinaire à la campagne ? D'où vient cette rage de courir

les champs ? J'ai été l'autre jour chez vous : " A la campagne ! " m'a répondu votre portier. Bon. Je vais chez Mme d'Armangis : " A la campagne ! " me dit-on. M. de Valnac est aussi à la campagne... de même que le docteur Perrier chez lequel j'ai passé ce matin... Enfin le perpétuel " à la campagne " vient encore de m'être répété chez M. de Jozères d'où je sors... Aussi, quand je vous ai aperçu, j'étais précisément en train de me demander ce qu'il peut y avoir de tellement extraordinaire aux champs pour que chacun déménage ainsi en plein cœur d'hiver.

Dans toute la longue tirade du désolé Caduchet, le jeune homme n'avait uniquement fait attention qu'à ce précieux détail qu'il sortait de chez de Jozères. Il se pencha donc à l'oreille du grotesque, et, de sa voix la plus aiguë, il lui cria dans le tuyau auditif :

—Mais vous devez avoir au moins trouvé Mme de Jozères ?

—Vous me trouvez mauvais air ? glapit le sourd. Je le crois sans peine... car tout est changé dans mon hygiène... Songez-y donc, trois cuisines dont j'avais l'habitude et qui me manquent à la fois !... Aussi j'ai l'estomac d'un flasque ! je suis certain que je le ferais passer facilement par l'anneau d'une bague... Ah ! vous ne m'apprenez rien en disant que j'ai mauvais air !

Puis, changeant brusquement de thèse :

—Au moins, continua-t-il, si, avec l'estomac vide, j'avais le cœur plein... mais non, vide aussi... pas la plus petite nouvelle de la divine Pillois ! Est-elle aussi allée à la campagne ?

Malgré l'insuccès de sa première tentative, Avril revint à la charge. Cette fois il réunit ses deux mains en conque et les appliqua sur l'oreille du gras bonhomme ; puis, employant tout ce qu'il avait de poumons, il lui cria :

—Avez-vous vu Mme de Jozères ?

Le sourd sembla enfin avoir entendu, grâce à cette précaution du questionneur qu'il interpréta mal.

—Pourquoi me dites-vous cela en confidence ? Avez-vous donc peur que quelqu'un surprenne votre question ? A quoi bon me la murmurer entre vos mains ?

—Sapristi ! ce n'est pas malheureux, il a compris, pensa Paul, joyeux de sa réussite.

—Non, poursuivit le ventru froissé, je n'aime pas qu'on me marmotte comme cela aux oreilles. Est-ce que je vous ai jamais demandé de baisser la voix ?

Ceci dit avec un peu d'aigreur, le magot reprenant sa bonne humeur, ajouta :

—Maintenant que je vous ai fait mes observations sur votre manie de causer tout bas, je vais répondre à votre question... Oui, j'ai vu chez Mme de Jozères.

—Patatras ! mon animal n'a pas entendu ! se dit Avril à cette réponse qui lui prouvait que ses mains mises en conque et son effort de poumons n'avaient produit qu'un résultat négatif.

Renonçant à se faire comprendre, Paul songeait à quitter son homme, quand il fut retenu par les paroles suivantes de Caduchet qui avait continué :

—Oui, elle m'a fait offrir un verre d'alicante en me priant par écrit... pourquoi par écrit, quand il était si simple de me le faire dire par sa camériste ? Parole d'honneur ! les dames ont quelquefois de drôles d'idées !... enfin en me priant par écrit de l'excuser de ce qu'elle ne pouvait me recevoir, attendu qu'elle s'habillait... car elle allait sortir...

—Elle allait sortir ! répéta l'héritier que ce renseignement

désespéra, car il se dit aussitôt que, durant ces minutes qu'il venait de perdre, Mme de Jozères avait pu quitter sa demeure.

Par expérience, il connaissait la vigueur de poigne de Caduchet et surtout la rage qu'il avait de se cramponner aux gens "pour causer". Il savait aussi qu'au premier mouvement qu'il allait faire pour battre en retraite, le sourd jetterait aussitôt le grappin sur lui. Donc, tout en se préparant à s'esquiver, il se fit cette réflexion :

— Si je le lâche pour entrer dans la maison de de Jozères qui n'est qu'à vingt pas, il m'y verra pénétrer et, une seconde après, je l'aurai sur le dos chez celle que je veux rencontrer seule. Il faut donc que je lui fasse gagner le large. Guignons le moment propice pour détalier.

Ce moment ne se fit pas attendre. Comme Caduchet se préparait à pincer le pied de marmite qui lui servait de nez dans un vaste mouchoir à carreaux rouges qu'il venait de tirer de sa poche, le jeune homme fit un bond en arrière et prit sa course dans la direction opposée à celle de la maison de Mme de Jozères. Ainsi quitté à l'improviste, le sourd ne s'en élança pas moins à la poursuite du fuyard, agitant son mouchoir et hurlant à tue-tête :

— Attendez donc. J'ai oublié de vous récitaer mon dernier couplet sur la divinité de mon cœur.

Mais ses petites jambes, son obésité et sa courte haleine n'en faisaient pas, nous l'avons dit, un bien opiniâtre coureur. Il s'arrêta bientôt, essouffé, soufflant et s'épongeant, puis, quand le bruit d'orgue que rendait sa poitrine haletante se fut éteint, il continua sa route de son plus modeste pas.

Cinq minutes après, Avril, revenant par un détour, reprenait à l'endroit que le sourd avait déserté. Le terrain se trouvant ainsi déblayé, il marcha vers la demeure de M. de Jozères. Quelques pas seulement le séparaient de la porte, quand une femme voilée, vêtue d'une toilette un peu sombre, sortit de la maison.

— Trop tard ! gronda l'héritier qui, du premier coup d'œil, si bien qu'elle fût voilée, avait reconnu Mme de Jozères à sa tournure et à sa démarche.

Au lieu de tourner du côté par lequel venait le jeune homme, Léontine avait pris à droite, remontant vers le boulevard.

— Elle se rend sans doute au quai Voltaire, chez le docteur, pour y prendre des nouvelles de son père et de son mari absents. Elle va me mener tout droit à la Cardoze, avec laquelle j'ai affaire, se dit Paul en se mettant à la suivre.

Arrivée au boulevard, Mme de Jozères, au lieu de traverser la chaussée, son chemin pour aller au quai Voltaire, prit à droite dans la direction de la Madeleine.

Avril s'arrêta. L'ordre que lui avait donné Bourguignon de se rendre chez la Cardoze le faisait hésiter. Mais tout en se consultant, son œil ne quittait pas l'épouse du procureur qui s'éloignait de plus en plus :

— Au fait, pensa-t-il, le vieux sapajou n'a-t-il pas dit que, le soir comme le matin, la phrase était toujours bonne. J'ai encore du temps devant moi.

Et il s'élança à la poursuite de Léontine, en murmurant d'un ton où pointait un commencement de jalousie :

— Où donc va-t-elle de ce côté ? Son but doit être bien déterminé, car elle n'a pas l'allure d'une femme qui flâne.

Effectivement, Mme de Jozères, d'un pas un peu précipité, allait droit devant elle, sans perdre un seul instant aux diverses

tentations que lui offraient les nombreuses boutiques qu'elle longeait sur sa route. Mais, tout en étant pressée d'arriver, elle ne semblait être nullement inquiète, car pas une fois elle ne tourna la tête pour s'assurer si elle était suivie.

— Elle irait en paradis qu'elle ne marcherait pas plus tranquille, se disait l'espion.

A la hauteur de la rue Caumartin, il n'eut que le temps de se jeter derrière une voiture qui stationnait au bord du trottoir. Il s'en était fallu de bien peu qu'il ne fût aperçu par Mme de Jozères qui venait de s'arrêter et, paraissant chercher quelqu'un, avait promené son regard autour d'elle.

Pour éviter d'être découvert, Paul, traversant la chaussée, alla se poster sur l'autre trottoir, derrière un des gros arbres, dont, à cette époque, était bordé le boulevard. De ce point éloigné, il vit Léontine, qui était en quête d'un commissionnaire, se diriger vers un Auvergnat, barbu et rougeaud, assis sur ses crochets et attendant la pratique. Après quelques mots prononcés, elle tira de sa poche une mignonne lettre et la tendit à cet homme qui s'éloigna aussitôt et disparut dans la rue Caumartin. Avril aurait bien repassé la chaussée pour s'élançer sur les traces du porteur de la lettre et savoir à quelle maison il allait remettre sa missive, mais, ce faisant, il aurait été inmanquablement reconnu par Mme de Jozères qui, restée en place, ne quittait pas des yeux le débouché de la rue Caumartin, et semblait attendre, ainsi le supposa Paul, l'arrivée de la personne que le billet était allé chercher à domicile.

— Eh ! eh ! on m'a l'air de la laisser sous l'orme. Au lieu de venir au rendez-vous, on se contente de répondre par écrit, ricana bientôt le jeune homme.

En effet, le commissionnaire, à ce moment, reparaissait à la sortie de la rue et, une lettre à la main, il revenait vers la jeune femme, à laquelle, après une courte phrase, il remit le papier qu'elle accepta d'abord et garda sans l'ouvrir. Autant que le curieux pouvait en juger à pareille distance, il lui sembla voir une vive contrariété sur les traits de celle qu'il épiait, et il attribua aussitôt à l'irritation de la jolie femme dédaignée la courte scène qui suivit. Léontine rendit brusquement au commissionnaire le pli intact qu'elle en avait reçu et, tournant le dos, elle s'éloigna. De son brusque départ, Avril tira immédiatement cette conclusion :

— De même que le correspondant n'a pas daigné venir, de même on refuse de prendre connaissance de sa réponse et, sans l'ouvrir, on la rend à l'auverpin pour qu'il la reporte à qui de droit... Puis on part fier d'avoir fait de la dignité.

En même temps qu'elle restituait la lettre, Mme de Jozères avait dû y joindre un fort généreux pourboire, car, aussitôt qu'elle fut partie, Paul, avant de se remettre en route, vit le commissionnaire joyeux montrer dans le creux de sa main, l'auvergnat remis à un collègue en crochets, son voisin de place. Tout homme content éprouve un besoin naturel de faire un heureux. Ce sentiment parla sans doute en l'âme du fouchtra, car il entraîna son confrère vers un débit de vins, situé dans une des premières maisons de cette rue Bassa du Rempart, aujourd'hui comblée.

En reprenant sa poursuite, l'héritier avait aussi recommencé son monologue :

— Où va-elle maintenant ? Regagne-t-elle son domicile ? se rend-elle au quai Voltaire pour y chercher des nouvelles de son père ?... Tant mieux ! c'est me mener tout droit vers la Cardoze à laquelle je lâcherai la mystérieuse phrase de Bourguignon.

Il dut modérer son allure, car Mme de Jozères, si pressée quand elle était venue, avait ralenti le pas au retour, comme si elle s'éloignait à regret. Les séductions des boutiques ne la trouvaient plus insensible, et plusieurs étalages d'étoffes ou de bijouterie la firent s'arrêter devant leur vitrine.

Aux approches de la rue Laffitte, le suiveur poussa un gros soupir :

—Ouf ! fit-il, ma bonne étoile ne voudra pas qu'elle rentre chez elle. Au grand jamais, je ne retrouverai pareille occasion de la rencontrer seule au logis !... Dire que, sans cette brute de Caduchot, j'aurais eu la veine d'arriver avant qu'elle en sortît.

L'amoureux jouait de chance, car, au tournant de la rue Laffitte, l'épouse du magistrat prit la direction de sa demeure. Il repassa donc au plus vite la chaussée et s'engagea joyeusement sur la piste. Mais, tout en marchant à dix pas de distance, le chasseur pensait à un obstacle auquel il n'avait pas d'abord songé.

—Oui, se disait-il, elle regagne bien son domicile... mais, moi, comment saurai-je y pénétrer ?... A coup sûr, je dois avoir été chaudement recommandé à la femme de chambre depuis ma fameuse incartade... depuis cette scène où j'ai été traité de lâche... Toute la domesticité va donc me barrer le passage en vertu d'une sévère consigne que je ne parviendrai pas à faire fléchir... si je ne trouve un adroit moyen.

A ce moment Mme de Jozères disparaissait sous la voûte de sa maison.

—La voilà rentrée au bercail... mais de quelle manière m'y prendre pour me glisser à mon tour ? se demanda notre héros, resté sur le trottoir.

Et, avec une sorte d'irritation jalouse, il murmura :

—Cela irait tout seul si j'étais le beau merle auquel on se donne la peine de porter soi-même ses billets doux.

A ce souvenir de la lettre, il paraît qu'une idée soudaine était venue luire à son esprit, car il tressaillit en riant et, tout-à-coup, au lieu de se diriger vers la porte, il lui tourna brusquement le dos et prit sa course à toutes jambes en remontant vers le boulevard. Comme il l'avait déjà fait à la suite de Léontine, il prit à droite et recommença, en courant, le chemin parcouru. Si ses jambes allaient vite, sa pensée trottait aussi bon train.

—Oui, je ne suis qu'un imbécile, se répétait-il. Je n'avais rien deviné de la scène du commissionnaire. A cette heure, je me l'explique aussi clairement que si j'avais entendu tout le dialogue entre Mme de Jozères et l'Auvergnat. Voici la chose. Elle lui a donné à porter le billet à un habitant de la rue Caumartin... Qui ?... je le saurai plus tard. Lorsque le commissionnaire est revenu, je me suis bêtement imaginé que c'était une réponse, quand c'était simplement la même lettre qu'il rapportait faute d'avoir pu trouver à domicile celui auquel on l'adressait. Ce que j'ai pris pour de la colère de la part de ma belle était tout bonnement de l'hésitation à reprendre la lettre... puis elle s'est décidée enfin à rendre l'écrit à l'auvergnat pour qu'il retournât la déposer chez le concierge de l'absent.

Et Avril redoubla de vitesse en se disant :

—Fasse le ciel que l'Auvergnat ait eu la soif longue et que je le retrouve au cabaret... il n'aura pas encore porté la lettre.

Le dieu des pochards, bien que Paul ne fût pas un de ses disciples, exauça son vœu, car, en entrant dans le débit de vins, il aperçut le charabin et son collègue stationnant encore, près

d'une petite table, fumant tranquillement une longue pipe près de son verre à demi rempli.

—Bon, il a toujours le billet en poche, se dit l'héritier en s'approchant du couple.

—Quel est celui de vous deux qui a ses crochets à l'angle de droite du boulevard et de la rue Caumartin ? demanda-t-il.

—C'est moi, fit l'homme à la longue pipe.

—Ah ! oui, mon portier m'a désigné un rougeaud barbu... c'est donc bien vous qui, tout à l'heure, avez apporté une lettre chez moi... Je ne m'y trouvais pas et vous avez refusé de la laisser à la loge en prétendant que vous la reportiez à la personne qui vous l'avait remise.

Tous ces détails, que Paul inventait par déduction, se trouvaient précisément être vrais, car le commissionnaire répondit :

—J'avais ma consigne.

—Et vous avez rendu la lettre à la dame ?

—Comment savez-vous que c'était une dame ?

—Puisque je vous dis que c'est chez moi que vous êtes venu...

—Ah ! et jusqu'il est votre chez vous ? interrogea l'Auvergnat méfiant, en se levant.

—Là, rue Caumartin. A ma rentrée au logis, j'ai attendu votre retour... mais en ne vous voyant pas réparaître, j'ai tenu à savoir si la dame avait repris sa lettre.

—Non, car, après coup, elle m'a commandé de la déposer chez le concierge, et j'allais m'y rendre.

Avril tendit effrontément la main :

—Donnez, dit-il, ce sera une peine de moins pour vous.

—Crainte d'erreur, si monsieur voulait d'abord m'apprendre son nom ? demanda le commissionnaire.

Le jeune homme avait tout prévu, sauf cette question bien simple. Il n'eut pourtant pas le temps de paraître démonté, car, soudain, une de ces inspirations qu'on ne raisonne pas lui vint en aide et, avec un superbe aplomb, il répondit :

—Le comte de Valnac.

—C'est bien ça tout du long, déclara l'homme à la médaille en lisant l'adresse de sa lettre.

Et il la lui offrit en ajoutant :

—Voilà, monsieur. La dame voulait qu'elle fût remise en mains propres... J'espère qu'elle est servie à souhait.

Poussé par son impérieux désir de gagner Léontine, Avril, sans hésiter une seconde devant l'acte ignoble dont il se rendait coupable, s'était vivement emparé du papier, et, pareil au voleur après son larcin commis, il s'était éloigné en toute hâte. Quand, vingt pas plus loin, il eut brisé le cachet d'un doigt impatient pour connaître enfin la teneur du billet, il resta ébahi de surprise. Au lieu des longues et compromettantes phrases d'amour qu'il espérait y trouver, la missive ne contenait que cette courte ligne :

“ Voir la Carдоз : au sujet de Bricard. ”

Tant d'événements s'étaient succédé depuis le soir où Bourguignon était arrivé pour lui retirer la corbeille du cou que le jeune homme avait oublié le mystérieux assassinat du domestique. Bricard était le premier qui se fût révélé son ennemi dans cette série d'aventures où l'avait jeté l'héritage de M. de Saint-Dutasse. En lisant ce nom sur la lettre dérobée, la mémoire lui revint complète sur le valet trépassé.

—Oui, se dit-il, je ne serais plus de ce monde si une main

inconnue et vigoureuse... n'avait élargé Bricard au moment où il allait me faire un mauvais parti. Son cadavre ramassé devant ma porte prouve assez qu'il s'était mis à l'affût pour me surprendre au retour du bal de l'Opéra.

Tout en suivant machinalement sa route, Avril se mit à reconstruire le passé en son souvenir. Il s'étonna d'abord de l'étrange négligence que la police avait mise à chercher l'auteur du crime, car, après une seule et fort sommaire enquête, elle n'avait plus bougé.

Après cette remarque, il s'efforça de découvrir par quel point se rattachait au meurtre la lettre laconique dont il s'était emparé, et il vint se heurter à une énigme. Il comprenait que la missive fût adressée à de Valnac, ce Toto l'Arsouille qui avait quitté le bal avec Bricard... il admettait aussi qu'elle eût été écrite par Léontine, qui avait pris part à la scène en écoutant la trame qui s'ourdissait dans la loge de Mme d'Armangis ; mais il tentait vainement de deviner en quoi la Cardoze pouvait se trouver mêlée à cette affaire.

Et, bouche bée, nez en l'air, s'arrêtant en plein trottoir, il se répéta mentalement :

—Où, en quoi ?

En même temps qu'il pensait ainsi à la Cardoze, il s'imaginait encore entendre retentir les paroles de Bourguignon lui recommandant la plus stricte obéissance à ses ordres et ajoutant que, faute d'une complète soumission, il n'arriverait qu'à commettre des maladrotes.

—Maudit soit le vieux fou qui, même absent, m'infortunait sans cesse ! gronda-t-il dédaigneusement.

Mais il avait beau s'insurger en pensée contre le pouvoir du domestique, il ne pouvait rester sourd au conseil de sa conscience lui soufflant qu'il était dans une dangereuse voie, et qu'il jouait vilain jeu à faire si bon marché des sévères recommandations du vieux serviteur.

—Bah ! fit-il, je veux être aimé de Léontine et je poursuivrai l'entreprise jusqu'à bonne fin... J'en serai quitte pour n'en pas souffler mot à ce maussade vicillard... car, si je lui en disais une syllabe, je le vois d'ici branlant son antique tête et me rappelant, avec un ton de plainte, que, sur le cercueil de son maître, je me suis engagé à obéir à cette dernière volonté du défunt de respecter ceux qui assisteraient à son enterrement... et ceux là ont été de Valnac, Mme de Jozères et Blanche d'Armangis.

À ces trois noms, l'héritier se prit à rire en faisant cette réflexion :

—C'est précisément à ces trois exceptés que j'ai eu affaire. On a voulu me marier avec Blanche... j'ai failli, là-bas, me prendre aux cheveux avec de Valnac... et je vais serrer de près Mme de Jozères.

Puis, avec un brusque geste de résolution :

—Au diable le Bourguignon, ses conseils et ses menaces !... Il me faut la femme du magistrat et je l'aurai... Après cela je terrai à obéir à mon ennuyeux mentor, qui ne saura rien de cette dernière escapade.

Et, son parti pris, il pressa le pas en ajoutant :

—Il n'est pas encore tard, j'ai bien le temps de faire ma commission à la Cardoze... Avant tout, songeons à Mme de Jozères et allons commencer l'attaque.

Arrivé à l'autre extrémité de la rue Caumartin, Avril, par les rues transversales, regagna la rue Laffitte.

—En avant ! se dit-il en s'engageant sous la voûte de la maison.

XII.

Le cocher de fiacre auquel M. de Valnac, en lui donnant cinquante louis, avait promis égale somme s'il parvenait à promener ses voyageurs à l'aventure pendant quelques heures, avait bien consciencieusement gagné son argent. Il avait d'abord commencé par les mener six lieues trop loin. Puis étaient arrivés les tours et les détours, le tout coupé de longs temps de repos pour Fricandeu, le cheval épuisé. Quand la voiture qui ramenait Bourguignon et Avril s'était croisée avec le fiacre, le docteur et son gendre s'y tenaient raides de froid, furibonds, mais bien résolus à retrouver Mme d'Armangis. Aussi reprenaient-ils espoir à chaque fois que le malin conducteur leur répétait :

—Ah ! pour ce coup-ci, je m'y reconnais. Avant cinq minutes, nous serons arrivés.

Au moment de la rencontre, le fiacre n'était plus qu'à une petite lieue du village, mais Fricandeu fut si bien mené à hue et à dia... et il s'arrêta si souvent pour souffler... qu'il était déjà jour levé quand le véhicule s'immobilisa définitivement et que la portière en fut ouverte à ses voyageurs par le cocher qui leur annonça d'un ton satisfait :

—Nous y sommes ! hein ! quand je vous disais que j'étais sûr de retrouver mon chemin.

Pester contre l'impudence de cet homme eût été maladroit, car il fallait se ménager le retour à Paris.

—Enfin ! se contenta de s'écrier le docteur qui, plus jeune et plus alerte, fut prestement hors de la voiture.

Quant à M. de Jozères, que son âge rendait peu apte à de pareilles tribulations par une aussi rude température, ce fut tout grelottant, les dents claquant et le teint vert, qu'il parvint à mettre péniblement pied à terre. Il fut pourtant le premier à prendre la parole :

—C'est bien ici qu'est descendue cette dame ? demanda-t-il au cocher après avoir examiné la porte devant laquelle stationnait le fiacre.

—Ici même... et ce soir là, comme il pleuvait à verse, elle n'a pour ainsi dire fait qu'un saut de ma voiture à la maison.

—Elle était attendue, n'est-ce pas ?

—Faut le croire, car, au premier bruit des roues, un domestique... ou plutôt une espèce de paysan, est venu ouvrir avant même que la dame eût sonné.

—Il paraît que nous n'aurons pas le même avantage, dit à son tour Perrier en s'approchant de la porte.

—Sonnez, conseilla de Jozères.

—Tiens ! fit le docteur. Nous n'avons pas besoin de sonner. La porte est seulement poussée tout contre. Sans doute qu'un matinal domestique sera allé faire un tour au cabaret du village pour y boire le coup du réveil.

Tout en parlant, il appuyait sa main sur la porte qui s'ouvrit béante.

—Entrons vite, supplia l'ex-robin qui, souffrant du froid, avait hâte de se trouver devant un bon feu.

—Est-ce que ces messieurs en ont pour longtemps à rester dans la maison ? interrogea le cocher avant de les laisser s'éloigner. Si je vous le demande, voyez-vous, c'est parce que Fricandeu a un fier besoin de se reposer un peu dans une écurie bien chaude. Il doit y avoir une auberge dans le village, et j'irais y dételé pendant que vous feriez vos affaires ici. De cette façon, ma bête retrouverait ses forces pour vous ramener à Paris.

—Bien. Allez, accorda Perrier. Quand nous voudrons partir, nous irons vous rejoindre à l'auberge.

—Merci pour Fricandeu, mon bourgeois, s'écria le portefouet qui, remonté sur son siège, détala rapidement.

Après avoir traversé le jardin et gravi le perron, le médecin, qui précédait son gendre, trouva aussi la porte de la maison non fermée. Une fois entrés, ils eurent beau visiter successivement toutes les pièces du rez-de-chaussée, nul valet ne vint à leur rencontre.

—Il paraît que les maîtres se lèvent tard et que les gens, qui savent avoir leur matinée libre, en profitent pour paresser au lit, ajouta Perrier après cette inutile recherche.

—Ces deux portes pourtant que nous avons trouvées ouvertes ?

—C'est le fait, je le répète, d'un domestique que la soif a éveillé avant les autres.

—Attendons un peu.

—Nous y sommes d'autant plus obligés qu'il faut quelqu'un pour nous annoncer à Mme d'Armangis. A une telle heure... et en compagnie... la chère dame serait furieuse de nous voir entrer chez elle sans lui avoir donné le temps de sauver les apparences, dit le docteur en souriant.

Mais l'attente dans ces glaciales pièces du rez-de-chaussée était douloureuse pour de Jozères qui, au bout de cinq minutes, soupira plaintivement :

—Je suis gelé ! Personne n'arrivera donc pour nous faire du feu.

—J'ai bien envie de grimper jusqu'aux mansardes de la maison où doivent loger les domestiques, pour éveiller un de ces paresseux.

—Oui, oui, faites, mon ami, et surtout faites vite, insista le gendre.

Bientôt, en haut de l'escalier, retentit la voix de Perrier qui criait sans nulle précaution :

—De Jozères !

—Quoi ?

—Montez donc, mon cher. Le nid de nos pigeons est vide... nous sommes seuls dans la maison... Vencz, j'ai découvert du feu.

Après avoir visité les mansardes qu'il avait trouvées non-seulement inhabitées, mais sans aucuns meubles, le docteur s'était décidé à tenter l'aventure au premier étage, en se disant que, s'il faisait un peu de tapage dans le couloir, il verrait au moins une porte s'ouvrir et qu'il rencontrerait enfin à qui parler. Personne n'ayant bougé, il s'était mis à visiter une à une toutes les pièces et il était arrivé au petit salon.

L'air de la chambre encore tout embaumé d'un parfum dont Mme d'Armangis faisait usage et le feu qui achevait de se consumer dans la cheminée lui prouvèrent qu'il n'y avait pas bien longtemps que la touterelle était partie... S'était-elle envolée avec son tourtereau... ou ce dernier avait-il pris l'avance ? Là était la question et, pour y trouver une réponse, il entra dans l'une et l'autre chambre à coucher que séparait le boudoir.

—Tiens ! tiens ! répéta-t-il tout étonné pendant ce rapide examen.

Puis il courut appeler de Jozères.

En arrivant à l'étage supérieur, l'ex-procureur trouva son beau-père qui, le doigt tendu vers le parquet de la chambre de Berthe, lui cria en riant :

—Tenez, cher ami, regardez donc cet objet qui, tout dislo-

qué, traîne sur le tapis. Il paraît que maître Avril n'est pas doué d'une grande patience et que, quand on ne lui tire pas le verrou assez vite, il se charge de le briser... Sans doute que Mme d'Armangis aura voulu tenir la dragée haute à son jeune homme qui, au lieu de sauter après, l'a croquée par surprise nocturne ! il aura attendu que son inhumain fût endormie.

Ce verrou brisé et l'aspect du lit bouleversé avaient une telle éloquence que les deux compères, heureux d'avoir si bien deviné, partirent ensemble d'un bruyant rire que coupaient ces différentes exclamations :

—Ah ! le hardi luron !

—La fine mouche s'est fait piocer !

—Prise d'assaut !

—Traînée en chambrière !

Tout à coup leur gaieté s'arrêta... Derrière eux, un autre rire, lent et aigre, venait de retentir subitement. Un vieux laid paysan, qui leur était inconnu, se tordait joyeusement sur le seuil de la chambre à coucher. Inutile de dire que cet homme était Janerot qui, arrivé doucement, n'avait entendu que les dernières phrases.

—Qui es tu, l'ami ? demanda Perrier, retrouvant son sérieux.

Mais la brute était en trop belle humeur pour s'arrêter court. Ce fut tout au plus si les spasmes du rire lui permirent de balbutier en montrant le verrou :

—C'est moi qui avais dévissé la chose pour que le petit pût oeuiller la pimbecho qui m'embêtait avec ses grands airs... Eh ! eh ! il paraît que le garçon a profité de mon travail... il a dû me bénir, s'il n'est pas un ingrat.

—Mais qui donc es-tu ? redit le docteur.

—Moi, je suis le père de celle qui faisait leur fricot. Dans le commencement, le freluquet m'avait pris à son service, mais la mijaurée m'avait enjoint de rester à l'avenir chez moi. Aussi je me suis vengé en indiquant le tour à son jeune homme... Eh ! eh ! faut croire qu'il a fini de danser devant le buffet.

—Pourquoi reparais tu dans cette maison, puisqu'on t'avait congédié ? demanda le procureur que la grossière gaieté du rustaud agaçait.

—Dame ! je me suis dit que je pouvais revenir sans crainte quand j'ai vu la bégueule qui filait tout à l'heure.

—Tout à l'heure ? répéta Perrier.

—Oui, il y a vingt minutes, quoi ? Ils oseraient inutilement une voiture, depuis une heure, par tout le pays, quand ils ont rencontré un fiacre qui flânait dans le village et ils s'y sont emballés tous les deux.

—Un fiacre !... mais, alors, c'est le nôtre qu'ils ont pris ! gémit le gendre.

A cette exclamation que ponctuait une grimace de dépit, le médecin haussa les épaules et repartit d'un ton brusque :

—Quand nous avons à nous préoccuper de choses vingt fois plus sérieuses, allez vous donc vous évanouir à propos de ce fiacre, mon pauvre de Jozères !

En entendant ainsi prononcer le nom du magistrat, Janerot eut d'abord un soubresaut d'étonnement, puis il attacha son regard moqueur sur celui qu'on venait de nommer et, enfin, repris d'un fou rire, il se trémoussa en bégayant :

—Ah c'est vous le M. de Jozères ?... Ma parole ! elle est vraiment drôle, l'aventure !

Sous cette phrase de goujat se montrait un si transparent

vous entendu pour l'honneur martial du procureur que, tout aussitôt, de pitieuse qu'elle était, sa figure tourna au tragique. A l'aspect de cette face blême et convulsée, le villageois comprit son imprudence et se tint sur ses gardes.

—Aie ! aie ! se dit-il, j'ai posé les pieds dans le plat. Attention ! le bourgeois va ruer.

Mais, contrairement à cette attente, le magistrat était parvenu à se maîtriser. Foignant d'avoir imparfaitement entendu, il demanda d'un ton qu'il sut rendre calme :

—Comment, mon ami, venez vous de dire que s'appelait cette dame ?

Le paysan n'était pas homme à se laisser surprendre par une aussi grossière ruse. De son air le plus niais et avec la voix traînante il répondit :

—J'ai nommé une dame ? moi !

Puis, en étendant la main :

—Là, vrai de vrai ! repêtit-il, vous aurez mal écouté, mon respectable monsieur. J'ai pas le caractère caohottier ; si j'avais dit un nom, qu'est-ce que cela me ferait de vous le répéter... hein ! je vous le demande ? Pourquoi me tairais-je ? c'est pas trop pour ce que j'y gagne.

—Ce que tu dis là est plein de raison, car si tu avais plutôt à gagner quelque chose ce serait en parlant, appuya Perrier.

L'œil faux du rustro s'arrêta sur le médecin à ces dernières paroles.

—Ouais ! fit-il, comment que vous avez dit cela ? Répétez un peu pour voir.

Le docteur vint au paysan :

—Comment te nommes-tu, mon garçon ?

—Janerot... pour vous servir, si j'en étais capable.

—Parfait ! je retiens ta phrase. Alors, Janerot, va-t'en faire un ou deux tours de jardin.

—Pourquoi ?

—Pour bien interroger ta mémoire. Tu sais ? quelquefois, en se recueillant, on retrouve dans son souvenir des choses qu'on croyait sincèrement ignorer ! Monsieur et moi, pendant que tu chercheras ainsi, nous nous entendrons sur ce que vaut ta complaisance à te rappeler les noms. Allons, va, mon brave, j'attendrai ton retour avec une véritable impatience.

Avant de se prêter à cette comédie, le campagnard désirait d'abord connaître le prix qu'on réservait à ses révélations.

—Je veux bien aller au jardin, dit-il en riant, mais c'est par pure complaisance, car, voyez-vous... comme voilà le jour qui nous éclaire... je suis certain que je ne me souviendrai de rien, quand bien même vous m'offririez... deux cents francs.

—Je suis tellement de ton avis, Janerot, que mon désir est que tu ne remotes pas si tu ne t'en es pas rappelé... au moins pour cinq cents francs.

Puis Perrier poussa dehors l'effronté drôle qui se laissa faire en répétant :

—Je descends, mais c'est bien par pure complaisance.

La porte s'était à peine refermée sur lui que de Jozères, donnant cours à sa rage, gronda d'une voix rauque :

—C'est bien de ma femme que ce misérable a entendu parler. Vous l'avez compris comme moi, n'essayez pas de le nier.

—Mon cher gendre, vous êtes un imbécile, prononça dédaigneusement le médecin.

Et comme le cher gendre se redressait à cette insultante épithète :

—Oui, un imbécile, continua-t-il. Car si vous vous étiez tant soit peu donné la peine de réfléchir, vous vous seriez dit que Léontine ne pouvait être en ce village à l'heure même où, hier, vous l'ameniez à dîner chez moi.

Cet incontestable alibi, qu'on invoquait, aurait dû convaincre le magistrat qui, pourtant, répliqua d'un ton farouche :

—Oui, mais, hier aussi, pour lui faire part de votre désir de la voir à ce dîner, quand j'ai pénétré dans son appartement, où je la croyais enfermée depuis plusieurs jours, j'ai eu la preuve que ma femme venait de rentrer à l'instant même... Or, ces jours d'une prétendue réclusion, qui vous dit qu'elle n'est pas venue les passer ici ?

—Qui vous dit ? mais, tôte que vous êtes, c'est le bon sens même qui vous le dit. Léontine, présente à Paris quand nous nous sommes mis en route, ne peut être la femme qui, à ce que rapporte Janerot, était encore dans ce village au moment de notre arrivée.

—La belle preuve ! Le fiacre, dans lequel nous sommes venus, a tant fait durer ce voyage, que Léontine, partie après notre départ, a grandement eu le temps de nous précéder ici pour en faire déguerpir son amant.

Et avec un geste furieux :

—Oui, continua le jaloux, pour son amant, elle court les grands chemins... Pour moi, il en est autrement. Durant des semaines entières, ma femme s'enferme... Elle prend à tâche de m'éviter et de m'empêcher d'arriver jusqu'à elle ! il semble que je sois pour elle un objet d'horreur !

Loïn de s'émuvoir des plaintes de son gendre et de chercher à calmer son désespoir, le docteur lui répliqua d'une voix qui laissait percer une intonation railleuse :

—Dame ! mon cher de Jozères, avouez que c'est vous qui l'avez voulu.

L'époux serra rageusement les poings sans répondre.

—Vous avez exigé ce mariage, continua Perrier. Vous ne vous êtes laissé attendrir ni par mes prières pour ne pas vous livrer mon enfant, ni par les pleurs d'une innocente jeune fille qui vous suppliait de ne pas lier ses jeunes années à votre vieillesse. Vous avez réclamé votre proie et, dans notre impossibilité de vous la refuser, nous vous l'avons livrée. Et aujourd'hui, vous, le bourreau impitoyable, vous venez vous plaindre de ce que votre victime se révolte... Mais vous devriez, au contraire, vous estimer fort heureux, car, si la crainte de compromettre Léontine ne m'avait pas retenu dans ces crises de désespoir qui me torturent quand je pense que j'ai lâchement sacrifié mon enfant chéri, cette chaste créature qui représente le seul côté bon de mon existence... sans cette crainte, dis-je, il y a longtemps que j'aurais fait ma fille veuve, en vous envoyant là où s'en est allé M. de Saint-Dutasse.

D'abord commencée avec l'accent railleur, cette longue sortie du médecin s'était terminée sur un ton bref, incisif, qui décelait une implacable haine.

Aux derniers mots, de Jozères avait regardé Perrier en face :

—Vous n'oseriez pas ! dit-il d'une voix lente qui, à son tour, accusait une menace.

Encore une fois, le docteur haussa les épaules et, avec un sourire de bravade :

—Euh ! euh ! fit-il, qu'en savez-vous ? il ne faut jurer de rien, mon cher. Le remords peut quelquefois pousser un homme à une imprudence. On s'en repent ensuite, mais trop tard, quand la boulette est... enterrée.

Si peu rassurante que fût pour son avenir cette réponse de Perrier, le gendre remua doucement la tête et répliqua d'un ton calme :

—Vous avez beau faire le méchant, je dormirai bien tranquille sur mes deux oreilles jusqu'à la fameuse échéance.

—Et après ? dit le beau-père moqueur.

—Oh ! après... ce sera une autre affaire... j'aurai pris mes précautions.

—Vrai ? ricana le docteur.

—Je vous le garantis.

Perrier éclata de rire en s'écriant :

—Alors vous êtes en retard pour vos fameuses précautions, car l'échéance est passée depuis deux jours. Il y a quarante-huit heures que les millions attendus sont arrivés... au lieu de cinq, nous en avons dix... Voilà donc aussi deux jours que vous ne devriez plus, comme vous le dites, dormir tranquille sur vos deux oreilles.

En écoutant ces paroles, M. de Jozères avait subitement perdu son assurance. Ce fut d'une voix légèrement tremblante qu'il répéta :

—Depuis deux jours ?

—Oui... mais ne vous troublez pas si fort, mon cher. Entre coquins, il faut tenir ses engagements. Mieux que par toutes les précautions que vous pourriez prendre, vous êtes protégé par ma parole de vous respecter tant que Léontine n'aura pas un grave sujet de plainte... En conséquence, laissez-la donc en son isolement, et ne venez plus m'ennuyer avec vos jérémiades d'époux incompris, car vous n'avez pas le...

Si le docteur n'acheva pas sa phrase, c'est qu'il fut interrompu par le bruit de la rentrée de Janerot. Avant d'avancer, le payean passa d'abord sa tête de fouine par l'entre-bâillement de la porte.

—Je reviens d'interroger ma mémoire, dit-il en traînant sa phrase.

—Bon. Et qu'as-tu trouvé ?

—Ma fine !... pas grand'chose... des bricoles, quoi ? Tout au plus des fichaises... bien juste pour vos cinq cents francs !

Le médecin avait l'intime conviction de l'innocence de sa fille, mais il voulut, à tout hasard, ne laisser aucune prise aux soupçons de son gendre. Il marcha donc au devant du villageois en répétant d'une voix ironique :

—Des bricoles ! des fichaises ! En vérité ? tu n'as pu parvenir à te rappeler mieux que cela, mon pauvre garçon ?

Et quand il fut tout près de Janerot :

—Deux mille francs pour toi si tu mens, lui souffla-t-il bien bas.

Le procureur n'avait pu entendre ces mots, mais, dans la glace de la cheminée devant laquelle il se chauffait, il avait vu remuer les lèvres de son beau-père.

—Il me joue ! pensa-t-il.

Tout aussitôt après sa recommandation, Perrier avait ajouté à haute voix :

—Si, parmi tes fichaises, se trouve le nom de la dame, tu peux parler, mon brave.

—Parler, fit le campagnard prudent, oui, je ne demande pas mieux ; mais, voyez vous, mes bons messieurs, j'ai la mémoire paresseuse... Quand on ne me pose pas des questions, je ne sais rien trouver.

—Et bien, apprendons-nous le nom de la dame qui a passé deux nuits dans cette maison. C'est tout ce qu'on te demande, commanda impérieusement de Jozères.

Au lieu de répondre, le vieux renard prit sa physionomie lête en s'écriant :

—Ah ! mais, ce n'est par une question, ça ! mon bourgeois.

—Alors, qu'appelles-tu donc une question ?

—Je commence par vous prévenir que j'ai la mémoire paresseuse et qu'il faut l'aider... et crac ! du premier coup vous me demandez de l'extraordinaire... non, ce n'est pas une question. Tenez, par exemple, vous me diriez : " La dame se nommait-elle comme ci ou comme ça ? " Alors, en entendant prononcer le nom, il me frapperait au passage et je vous dirais aussitôt : Oui, le voilà... mais quant à me rappeler moi-même, impossible... autant exiger que je me morde le nez : ça me serait peut-être plus facile.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTREIERS DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencé le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

— AUTRES AVANTAGES —

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures de Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Escalade l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Escalade l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Haine, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986. 475 rue CRAIG (vis-à-vis la rue St Gabriel.)